

Vendredi Saint

Lectures : Is 52, 13-53, 12 ; He 4, 14-16.5, 7-9 ; Jn 18, 1-19, 42

Le Christ, dans l'œuvre de notre rédemption, a agi à notre place, il s'est substitué à nous, car nous étions bien incapables de satisfaire pour nos péchés. La Loi ancienne punissait de mort le péché contre la majesté divine : « Le salaire du péché, c'est la mort » dit saint Paul. Le péché d'Adam, nous rappelle-t-il, a contaminé l'humanité tout entière. Condamné à mort, l'homme se trouvait alors dans un état désespéré, mais il avait seulement oublié l'amour que Dieu lui portait : les prophètes devaient le lui rappeler ; cet amour dépassait l'imagination humaine, puisqu'il englobe même les pires ennemis. Dieu seul donc pouvait et voulait lui rendre son innocence, lui redonner vie, car lui seul est le Vivant par excellence, le Maître de la vie et de la mort ; il veut la vie du pécheur et non pas sa mort, et, pour la lui accorder, il l'invite à la conversion afin de rompre avec le péché.

Le Christ, à la fois vrai Dieu et vrai homme, est l'unique médiateur du salut, le pontife, le grand-prêtre par excellence : dans sa mort, il prend notre place pour expier nos péchés et nous arracher à la mort, il nous propose le pardon du Père, il nous exhorte à l'implorer par une vie de pénitence et de repentir. En mourant sur la croix, victime de nos péchés, il fait mourir la mort. Comment ne pas être bouleversé par tant de bienveillance et ne pas répondre par l'amour ?

Le célèbre tableau du Christ de la miséricorde de sainte Faustine attire immédiatement les regards vers les rayons blancs et rouges qui jaillissent du cœur transpercé, symboles de l'eau qui purifie et du sang du sacrifice qui nettoie : « Ils ont lavé leurs robes et les ont blanchies dans le sang de l'Agneau », dit le livre de l'Apocalypse.

Sur la croix, Jésus a le regard baissé, signifiant la douceur du juge qui ne condamne pas, mais veut pardonner. Le Cœur transpercé du Sauveur crucifié témoigne de l'amour infini de Dieu pour les hommes pécheurs. La croix est le siège du tribunal divin, c'est un trône de miséricorde. Aussi sainte Faustine peut-elle dire : « Jésus, j'ai confiance en toi ». Aucun pécheur ne peut craindre de se présenter devant ce juge qui ressemble tant au condamné que nous sommes. Dans la communion eucharistique, comme dans le sacrement de la réconciliation, nous bénéficions de la grâce du pardon ; à cause de ce bienfait, l'Église, aujourd'hui, bien qu'il n'y ait pas de messe, accorde à ses fidèles de pouvoir recevoir la communion eucharistique. Puissions-nous donner au Seigneur la consolation de notre repentir et de notre gratitude en recevant dignement son corps et son sang !

Au pied de la croix, la Mère de Jésus, était debout, participant pleinement au sacrifice de son Fils ; elle offrait même son propre sacrifice, uni à celui de son Fils, comme le rappelait saint Jean Paul II ; permettez-moi de le citer : « Marie est aussi celle qui, d'une manière particulière et exceptionnelle - plus qu'aucune autre - a expérimenté la miséricorde, et en même temps - toujours d'une manière exceptionnelle - a rendu possible par le sacrifice du cœur sa propre participation à la révélation de la miséricorde divine. Ce sacrifice est étroitement lié à la croix de son Fils, au pied de laquelle elle devait

se trouver sur le Calvaire. Le sacrifice de Marie est une participation spécifique à la révélation de la miséricorde, c'est-à-dire de la fidélité absolue de Dieu à son amour, à l'alliance qu'il a voulue de toute éternité et qu'il a conclue dans le temps avec l'homme, avec le peuple, avec l'humanité ; il est la participation à la révélation qui s'est accomplie définitivement à travers la croix. Personne n'a expérimenté autant que la Mère du Crucifié le mystère de la croix, la rencontre bouleversante de la justice divine transcendante avec l'amour : ce baiser donné par la miséricorde à la justice. Personne autant qu'elle, Marie, n'a accueilli aussi profondément dans son cœur ce mystère : mystère divin de la rédemption, qui se réalisa sur le Calvaire par la mort de son Fils, accompagnée du sacrifice de son cœur de mère, de son *fiat* définitif » (Encyclique *Dives in misericordia*, n. 9).

Saint Jean Eudes parle également de cette communion profonde entre la Mère et le Fils, en attribuant ces paroles à saint Augustin : « Jésus et Marie étaient deux harpes mystiques ; ce que l'une sonnait, l'autre le sonnait aussi, quoique personne ne la touchât, Jésus étant en douleur, Marie est en douleur ; Jésus étant crucifié, Marie est crucifiée »¹. C'est l'application parfaite de ce que nous demande aussi saint Paul : pleurer avec ceux qui pleurent (cf. Ro. 12, 15).

¹ Cœur admirable de la Très Sainte Mère de Dieu, l. 3, c. 2.